

Les
BIBLIOTHÉCAIRES
de LISBONNE

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Les bibliothécaires de Lisbonne / Suzanne Nelson

Autres titres : Librarians of Lisbon. Français

Nom : Nelson, Suzanne, 1976- auteure

Description : Édition canadienne | Traduction de : The librarians of Lisbon

Identifiants : Canadiana 20250049570 | ISBN 9782898673030

Classification : LCC PS3614.E477 L5314 2026 | CDD C843/.92-dc23

Titre original : The Librarians of Lisbon

Copyright © 2025 by Zando, LLC. Originally

published in the United States by Zando.

www.zandoprojects.com.

© 2026 Les Éditeurs réunis

Image de la couverture : Mumtaz Mustafa

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

Distribution nationale

PROLOGUE

prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2026

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

SUZANNE NELSON

Les
BIBLIOTHÉCAIRES
de LISBONNE

GUERRE, AMOUR ET ESPIONNAGE



LES ÉDITEURS RÉUNIS

*À la mémoire de ma tante, Carol Tallman, une bibliothécaire
extraordinaire au cœur d'or, et à celle de mon père,
Robert Francis Reinoehl, qui a bravement servi en
tant qu'artilleur durant la Seconde Guerre mondiale.*

PRÉFACE

Bien que *Les Bibliothécaires de Lisbonne* soit un ouvrage de fiction, il est inspiré de faits, d'endroits et d'individus réels. Pendant toute la durée de la Seconde Guerre mondiale, le Portugal faisait partie des rares pays européens à être restés neutres, ce qui n'a pas empêché le pays de jouer un rôle essentiel – et parfois controversé – lors du conflit. C'était un sanctuaire pour les réfugiés, une mine de tungstène (un minerai parmi les plus prisés alors pour la fabrication de munitions) et le foyer de réseaux d'espionnage des Alliés comme de l'Axe. Lisbonne, la capitale, est devenue l'épicentre de transactions clandestines de toutes sortes – faux visas et autres documents, contrebande de tungstène sur le marché noir, rassemblement d'informations sur l'ennemi à force de corruption, de séduction ou de meurtre.

Les personnages principaux de ce roman – Selene, Bea, Gable et Luca – sont inspirés de plusieurs acteurs de la vie réelle qui évoluaient sur la scène lisboète de l'époque. Ces hommes et femmes étaient des figures héroïques, qui ont rassemblé des informations vitales ayant permis aux Alliés de renverser le cours de la guerre et qui ont risqué leurs vies pour en sauver d'innombrables autres.

PROLOGUE

Septembre 1993

Une brise soufflait sur le fleuve Tage et amenait avec elle l'odeur salée de l'été. Elle en remplissait ses poumons, le corps chantant devant cet afflux de souvenirs. Dès l'instant où elle était descendue de l'avion, elle était redevenue Selene, avait enfilé son pseudonyme comme un vieux manteau bien-aimé. Cela lui paraissait presque impossible, mais elle était de retour au Portugal.

Avec la tombée du jour, les habitants rentraient de la plage, somnolents, encore couverts du sable de la Praia Dafundo. Des couples sirotaient des cocktails depuis les vérandas alors que *lisboetas* et touristes se baladaient sur le Rossio. Les lumières des hôtels et des restaurants brillaient sur la Praça Dom Pedro IV comme autant de lucioles dans le ciel.

Selene but une gorgée de *bica*, savourant l'amertume du café, et scruta la foule. Aucun de ces visages n'était celui qu'elle attendait.

— *Aqui está, senhora.*

Le garçon déposa un *pastel de nata* devant elle.

Elle le remercia, soulagée de constater qu'elle comprenait et parlait encore le portugais. Elle n'avait pas eu beaucoup d'occasions de s'y entraîner depuis la guerre, depuis la nuit où elle avait quitté Lisbonne en jurant de ne jamais y retourner.

Malgré le demi-siècle qui s'était écoulé depuis sa formation, ses capacités d'observation étaient toujours aussi affûtées. Elle avait choisi cette table à la Pastelaria Suíça parce qu'elle offrait le meilleur point de vue sur la promenade, tout en lui permettant de s'installer dos au mur – une vieille habitude qu'elle avait conservée après la guerre. Depuis cette place, nombre de secrets se déployaient devant ses yeux.

Un homme assis non loin de là empocha son alliance avant de saluer son amante d'un baiser. Un enfant attrapait des *escudos* dans les eaux de la Fontes Monumentais, et il les cacha dans sa veste avant que sa mère ne s'en rende compte.

Tant de gens, tant de vies cachées.

Et là, enfin, les traits familiers de Bea. Ses cheveux, autrefois des ondulations ambrées, étaient courts désormais, et d'une élégante teinte argentée ; sa silhouette petite et fine semblait plus fragile, mais ses yeux noisette n'avaient rien perdu de leur vive intelligence. Leurs regards se croisèrent, et toutes les années et les kilomètres s'effacèrent.

— Bea !

Elle étreignit sa plus chère amie, et ses larmes coulèrent en même temps qu'un rire joyeux.

— Bonjour, Selene, répondit Bea en essuyant ses propres yeux.

Elle tint Bea à bout de bras pour examiner les rides au coin de ses yeux, les quelques taches de vieillesse. Selene ne se sentait pas particulièrement vieille elle-même, mais devant les années gravées sur le visage de Bea, elle ne pouvait plus nier son propre âge.

— Je n'y crois pas. De retour à Lisbonne après cinquante ans, et nous reprenons ces noms...

Bea sourit devant l'absurdité de ce retour immédiat à leurs anciens déguisements.

Selene fit signe au garçon d'apporter un deuxième *bica* pour son amie.

— Tu sais ce qu'on dit sur les vieilles habitudes...

Bea plaça sa main sur celle de Selene.

— Tu es toujours aussi belle.

— Tu n'as jamais été une très bonne menteuse, répondit celle-ci en riant. Enfin... Je l'ai été, oui.

Dans sa jeunesse, Selene pouvait commander des salles entières grâce à sa silhouette et à son charme – une flamme vive vers laquelle étaient attirés tous les papillons de la nuit. Mais le deuil avait étouffé sa nature ; elle sentit les yeux de Bea l'observer et se demanda si son amie décelait les plaies qu'elle portait encore. Les cicatrices d'un cœur depuis longtemps brisé.

— Pendant des décennies, j'ignorais si tu étais en sécurité. Si tu étais en vie. Je n'ai jamais pu te contacter.

— Je suis désolée.

Les rides du visage de Bea étaient creusées par le regret.

Selene hocha la tête. Comme son amie lui avait manqué lors de ces premières années après son retour à Boston ! Elle était seule, elle souffrait – assiégée par les secrets dont elle ne pouvait parler à quiconque. Certains soirs, il lui arrivait d'attraper le téléphone pour demander à l'opérateur de composer le numéro de Bea Sullivan, avant de se rappeler, quelques instants plus tard, que celle-ci ne serait pas là pour décrocher. Elle avait écrit des lettres qu'elle n'avait jamais postées, faute d'une adresse où les envoyer. Parfois, elle s'asseyait pendant des heures dans un recoin tranquille de la Bibliothèque publique de Boston pour se remémorer les journées qu'elles avaient passées à travailler ensemble dans les rayons. À l'occasion, une carte postale arrivait du Japon, de Russie ou de Cuba, sans signature, mais rédigée dans une écriture qu'elle reconnaîtrait entre mille, celle de Bea. Un message codé que Selene devait déchiffrer pour s'assurer que son amie allait bien ; mais jamais, tout ce temps, le moindre aperçu de la vie qu'elle menait.

— Ce n'est rien, en réalité. Mais tu m'as terriblement manqué.

— Je ne pouvais pas te dire où je... où nous étions. Des douzaines de pays et d'identités... Mais je pensais à toi tous les jours. Et je suis venue te voir aujourd'hui parce que mon travail est enfin terminé. Ou, en tout cas, j'en ai fini avec lui. Je peux à nouveau faire partie de ta vie.

Selene resta silencieuse un instant.

— Pourquoi ici, à Lisbonne ? Après tout ce temps ? finit-elle par demander.

L'expression de Bea se fit hésitante.

— Parce qu'il voulait te voir.

Le cœur de Selene manqua de s'arrêter.

Elle leva les yeux et aperçut un homme, de l'autre côté de la place. Son pouls se mit à battre furieusement, et elle dévisagea le fantôme. Ses cheveux étaient poivre et sel, différents du noir lustré

dont elle se souvenait; mais il avait encore la même mâchoire anguleuse, le même regard fier, les mêmes larges épaules. Elle pressa une main contre sa bouche, le visage pâle.

— C'est... C'est impossible, bredouilla-t-elle. Ça ne peut pas être lui!

— Selene, non..., commença Bea en s'agenouillant près de sa chaise. Je dois te dire quelque chose. À propos de cette nuit-là, sur la plage. La nuit du meurtre.

— C'était il y a si longtemps..., murmura Selene.

— Mais c'est ce qui a tout changé.

Selene se saisit des mains de Bea alors que ses souvenirs la ramenaient aux batailles secrètes qui se déroulaient dans des salles de bal scintillantes ou dans des allées sombres, à cet endroit où la vérité et les mensonges étaient aussi indiscernables que les bulles dans une flûte de champagne et où chaque âme avait quelque chose à cacher.

Un bijou dans un monde d'obscurité sanglante. Lisbonne, en 1943.

1

Octobre 1943

Selene Delmont posa un bras sur le comptoir et balaya du regard l'élégante salle de jeu du casino. Elle se demandait qui pourrait vouloir danser avec elle, et qui voulait sa mort.

Le couteau glissé dans sa jarretelle était froid, une sensation étrange contre sa peau; elle devait le porter à tout moment. Les mots que lui avait adressés le colonel Briggs lors de son dernier jour de formation à la Ferme résonnèrent dans son esprit.

On extrait les secrets par la ruse. Faites confiance à quiconque, et vous en mourrez.

Elle devrait veiller à appliquer ses conseils ce soir.

Enfin, Selene était à Lisbonne, à des milliers de kilomètres de tout ce qu'elle voulait oublier – de tout, et de tous. Quel soulagement que de se retrouver hors de portée de son nom de famille! À Boston, elle n'avait jamais pu s'en libérer, en dépit des trois années qui s'étaient écoulées depuis qu'elle s'était vue reniée. Elle était une héritière en disgrâce – réduite à travailler dans une bibliothèque publique. C'était une première, mais cela ne lui avait pas permis de fuir son propre nom, ni les limites qu'il lui imposait.

Ici, au contraire, elle n'était personne. Et cet anonymat était essentiel au rôle qu'elle devait jouer.

— Autre chose, *senhora*? demanda le barman avec un geste du menton en direction de sa coupe vide.

— Du champagne, s'il vous plaît.

Selene sirota son verre nouvellement rempli en parcourant lentement la foule du regard, les oreilles à l'affût de la moindre information.

On lui avait dit que l'intermédiaire était ici. Il ne lui restait plus qu'à le trouver.

Votre contact portera une orchidée, indiquait le télégramme du colonel Briggs.

Elle avait identifié une douzaine d'autres acteurs du casting qu'elle avait mémorisés, mais, pour l'instant, aucune trace de cette fameuse Orchidée.

Le casino Estoril était le soleil autour duquel tournait la capitale, un lieu bondé d'hommes et de femmes élégants, en robe de luxe ou en costume. Ils glissaient autour des tables de jeu avec les mouvements souples et délibérés d'artistes sur une scène. La mélodie de jazz qui émanait de la salle de bal était ponctuée par le cliquetis de la roulette et des dés qui s'entrechoquaient. Il était difficile de croire que ce casino était aussi dangereux qu'elle l'avait entendu dire, mais Selene n'était pas dupe.

Depuis que le premier ministre du Portugal, António de Oliveira Salazar, avait déclaré la neutralité de son pays, Lisbonne était devenue une véritable tempête d'opérations à la fois des Alliés et de l'Axe.

L'immense port de la capitale sur le Tage faisait partie des rares points d'accès encore ouverts en Europe ; la ville était remplie de réfugiés venus y chercher une certaine sécurité et d'opportunistes qui espéraient tirer profit de leur présence.

Ce soir, le casino accueillait le baron von Hoyningen-Huene, l'ambassadeur allemand, qui gagnait – à force de triche, soupçonnait Selene – au baccarat. La comtesse française Elise Archambeau jouait à la roulette, lovée contre son amant, José Barbedo, l'un des plus proches conseillers de Salazar. Rafael Delgado, un noble espagnol exilé et – à en croire les rumeurs – sympathisant nazi, se tenait à la table de chemin de fer, une femme à chaque bras ; tous ces gens ne représentaient qu'une poignée des élites qui composaient le tableau social du jour – noblesse réprouvée, partisans du Reich et pantins de Salazar.

Dans ce nid d'espions sans pitié, l'information était la plus précieuse des monnaies. Et Selene faisait désormais partie des joueurs ; comme eux, elle porterait dorénavant un masque d'imposture.

Elle ne cessa de les surveiller discrètement tout en buvant et en répondant aux regards admirateurs des hommes présents par

autant de sourires. Elle ne connaissait pas encore la raison des directives qu'on lui avait données – écouter, observer, charmer. Ce serait à l'Orchidée de lui faire passer plus tard les détails de sa mission. Sa performance actuelle, celle d'une distraction tentante ou, encore mieux, d'une confidente innocente, ne serait que le premier d'une longue série de tests qu'elle devrait passer.

Elle avait choisi sa tenue avec soin : sa robe pailletée moulait ses formes et mettait en valeur ses yeux d'un bleu pâle. Enfant, elle avait été fascinée par les manières coquettes de sa mère et leurs effets sur les hommes. Elle avait vite entrepris de l'imiter en espérant gagner ainsi l'approbation de sa génitrice, sans succès ; cependant, l'expérience lui avait permis d'apprendre le pouvoir que son propre corps pouvait avoir sur autrui.

Lors de sa formation, le colonel lui avait conseillé de «laisser plutôt parler ces jolies jambes». Son regard libidineux la répugnait, mais Selene ne se faisait pas d'illusions. Elle avait obtenu ce poste grâce à son apparence, mais c'était son intelligence qui lui permettrait de le conserver. Servir d'herbe à chat pour des tigres était une tâche certes périlleuse, mais qui disait qu'elle ne pouvait pas aussi s'avérer terriblement amusante ?

Une cacophonie de langues bruissait autour d'elle : portugais, français, allemand et japonais s'entremêlaient parmi les rires, la musique et les tintements du cristal. Selene, à l'écoute, guettait le moindre indice qui l'aiderait à identifier l'Orchidée. Elle n'avait eu qu'un mois de leçons précipitées pour apprendre le portugais avant son départ des États-Unis, ce qui lui suffisait pour tenir une conversation, quoiqu'imparfaite. Elle parlait déjà couramment français et allemand grâce aux cours de langues qu'elle avait pris à Wellesley.

Avant sa première année à l'université, Selene avait demandé à se lancer dans des études de botanique, mais la seule science qu'acceptait sa mère était celle des bibliothécaires. À l'époque, les cordons de la bourse de ses parents contrôlaient encore son destin, et son éducation n'était qu'une des nombreuses batailles qu'elle avait perdues face à sa mère.

— Les hommes veulent une femme qui puisse faire des traits d'esprit lors de dîners mondains, pas qui soit plus savante qu'eux, disait celle-ci à sa fille. Les plus grandes fiertés de ta vie seront ton mariage et tes enfants.

Cela s'était passé six ans plus tôt – avant qu'elle ne quitte pour de bon la propriété stérile de sa famille à Newport, avant qu'elle ne rencontre sa meilleure amie, Bea, à la Bibliothèque de Boston, avant ce jour fatidique où elle avait vu cette affiche du département de la guerre qui appelait les femmes éduquées aux « cœurs étoilés » à rejoindre le combat. Six ans plus tôt, et dans un univers entièrement différent de celui-ci.

Selene balaya encore la salle du regard. Une femme aux cheveux ornés d'une fleur rouge venait dans sa direction depuis la table de chemin de fer. L'Orchidée ? L'inconnue plongeait les yeux dans ceux de la jeune femme.

Selene retint son souffle, attendant le signal convenu. La nouvelle venue accéléra le pas, mais son expression se fit sinistre à mesure qu'elle se rapprochait. Quelque chose luisait dans sa main. Un couteau ? Peut-être n'était-elle pas une alliée, après tout, mais une ennemie... Instinctivement, Selene plongeait la main dans sa pochette et enroula les doigts autour de son Colt 1908.

— Petit, mais léthal, lui avait assuré le colonel Briggs.

Selene cala son sac à main contre sa taille, prête à tirer dans l'éventualité où une lame apparaîtrait.

Soudain, deux hommes en costume attrapèrent l'inconnue par les coudes. Selene reconnut l'un d'eux, un moustachu aux cheveux sombres, selon les dossiers qu'elle avait étudiés lors de sa formation : il s'agissait du capitaine Agostinho Lourenço, le chef de la PVDE, la *polícia de Vigilância e Defesa do Estado*... La police secrète du pays.

— Inutile de faire une scène, grogna le capitaine en passant des menottes aux mains de la jeune femme. Suivez-nous sans résister, et tout ira bien.

Le sourire calme de la captive démentait la gravité de sa situation.

— Quel dommage que je me voie obligée de quitter la soirée ! Je m'y amusais si bien.

Elle fit trois pas à la suite des policiers avant de s'arrêter net, le visage pâle. Un filet de salive coula du coin de sa bouche, et elle chancela avant de s'écrouler sur la moquette.

— *Merda*, elle l'a fait ! s'exclama le capitaine Lourenço alors qu'elle se tordait de douleur.

Quelques instants plus tard, elle était morte. L'objet qu'elle tenait s'échappa de ses doigts détendus. Ce n'était pas un couteau, mais un collier orné d'un pendentif en forme de balle de pistolet.

Selene veilla à garder une expression neutre malgré le sang qui battit dans ses oreilles. Elle savait exactement ce que renfermait ce pendentif : une capsule de cyanure. On lui avait remis, à elle aussi, une babiole similaire.

Un silence troublant tomba sur l'assemblée alors que tous les visages se tournaient vers la silhouette étendue au sol.

— Un suicide, murmura quelqu'un dans la foule.

Selene frissonna. Elle n'était pas la cible de l'inconnue, même si celle-ci faisait partie de l'ennemi. Mais ce n'était pas l'Orchidée non plus ; la fleur qui décorait sa coiffure était une rose. Il devait s'agir d'une autre agente – démasquée, visiblement –, et elle venait d'emporter ses secrets dans sa tombe.

Sans un mot de plus, le capitaine Lourenço et son collègue s'emparèrent du cadavre et quittèrent la pièce.

Pour la première fois depuis qu'elle avait abandonné son identité à son pays d'une signature sur la ligne pointillée de l'Oncle Sam, Selene ressentit une peur réelle. Bea et les autres recrues étaient méfiantes devant les tâches qui les attendaient – pas elle. Elle rêvait de fuite, d'adrénaline, d'anonymat. Mais cette situation était bien différente des scénarios auxquels elle et les autres avaient été formées à la Ferme. Elles avaient délibérément évité l'idée de la mort. Selene venait d'arriver sur son seuil.

Dès que le corps eut disparu, la musique reprit avec entrain, et les serveurs s'empressèrent de remplir tous les verres. Tout le monde retourna lentement à ses cartes, à ses cocktails, tandis que Selene assistait à la scène, mal à l'aise. Mis à part quelques visages pâles et murmures crispés, personne n'osait livrer la moindre indication qu'une femme venait de mettre fin à ses jours sous leurs yeux.

Les pensées de Selene se bouscullaient dans son esprit. L'Orchidée tenterait-elle de la contacter malgré tout, ou le risque était-il trop élevé désormais ? Elle posa sa flûte vide sur le comptoir avant qu'on ne puisse remarquer le tremblement de ses mains.

— Pardonnez-moi, mademoiselle.

Un homme blond et moustachu s'approcha du bar d'un pas tranquille. Il parlait français, et il inclina la tête pour la saluer.

— Vous joindrez-vous à moi pour un autre verre ? Une distraction me ferait le plus grand bien après ce sinistre incident.

Selene, à l'image du reste de la salle, afficha prudemment un sourire calme malgré sa détresse et répondit dans un français presque parfait :

— Je m'occupe de la distraction. Vous n'avez qu'à fournir le champagne.

Elle leva les yeux vers lui, l'observant par-dessous ses cils. Déjà un tigre d'attrapé.

Il fit un signe au barman, et deux flûtes pleines apparurent.

— Obtenez-vous toujours aussi facilement ce que vous désirez ? s'enquit Selene.

— Je fournis certains biens à Ricardo, répondit le nouveau venu en désignant le barman du menton.

— Je ferais n'importe quoi pour monsieur Jacques, plaisanta Ricardo avec un clin d'œil avant de se tourner vers d'autres clients.

Selene brandit sa coupe vers son nouvel ami.

— Santé ! À monsieur Jacques, un homme influent. Et à la *cidade da luz* !

La ville de lumière. Elle fit un grand geste en direction des immenses fenêtres voûtées qui couraient tout le long de la salle.

Derrière les panneaux de verre, les lumières du grand hôtel Palácio et de l'hôtel do Parque scintillaient sur l'Avenida Clotilde. La vue aurait été magnifique si les yeux vides de la défunte ne hantaient pas encore sa vision.

Elle devait se concentrer, bon sang !

Elle but une longue gorgée de champagne dans l'espoir de se calmer enfin, puis tendit la main à Jacques.

— Selene Delmont.

— Votre accent. Américaine ? devina-t-il.

Elle acquiesça, et il s'inclina.

— Jacques Renaud, artiste français devenu pirate, se présenta-t-il à son tour avant de porter la main de Selene à ses lèvres. Dites-moi donc ce qui amène une belle amie comme vous à Lisbonne.

— Je viens d'être engagée comme secrétaire à la Commission américaine du commerce, répondit Selene, heureuse d'avoir répété ce moment un nombre incalculable de fois avec Bea.

Le mensonge roula tout seul sur sa langue.

— Eh bien... un poste authentique ! Vous devez être la seule personne dans tout ce casino à ne pas prétendre être quelqu'un d'autre. Enfin, si vous dites la vérité, évidemment.

Malgré son clin d'œil taquin, elle eut l'impression qu'il la jugeait.

— Vous avez voyagé bien loin pour venir prendre des notes. Pourquoi ? Était-ce trop ordinaire, d'être secrétaire aux États-Unis ?

— J'étais bibliothécaire, en réalité. Mon amie Bea et moi travaillions ensemble à la Bibliothèque publique de Boston. Bea adorait, mais, pour moi, ce n'était qu'une première étape.

— Avant quoi ?

Selene sourit.

— Avant les voyages. Le reste du monde... Tout ceci.

Elle ne s'était jamais imaginé passer par l'armée pour y parvenir, mais ç'avait été la première porte ouverte qu'elle avait trouvée après en avoir vu se refermer tant d'autres devant elle. Et ç'avait été l'occasion pour elle de prendre part à cette guerre de la seule manière possible. Elle avait besoin d'un espace où se faire une place, d'un endroit où elle ne serait pas forcée de rentrer dans une certaine case – ce qu'elle n'aurait jamais pu faire si elle avait épousé Giles, ni depuis les rayons d'une bibliothèque.

Jacques pressa une main contre son cœur, ravi.

— Vous êtes deux ! s'exclama-t-il en cherchant Bea du regard. Cette soirée dépasse toutes mes attentes !

Selene éclata de rire.

— Navrée de vous décevoir, mais Bea est restée à l'hôtel.

Bea n'aurait jamais accepté de venir au Portugal sans la persistance de son amie. Faute de parvenir à convaincre celle-ci de ne pas s'engager dans l'armée, elle avait insisté pour l'y accompagner.

— Il est hors de question que de voyager seule jusqu'à l'autre bout du monde, avait-elle soupiré, résignée.

Selene avait su alors qu'elle avait gagné.

Elles n'avaient eu droit qu'à une courte formation de six mois à la fameuse Ferme de l'OSS avant de se retrouver sur un navire en route pour Lisbonne.

Selene s'efforçait de ne pas s'inquiéter des risques que courait Bea, et les événements de la soirée ne faisaient que renforcer son anxiété. Bea était une jeune femme réservée, qui paraissait parfois bien plus vieille que ses vingt-deux ans. Elle avait vécu assez de malheurs pour toute une vie : son père avait trouvé la mort lors d'un incendie d'usine lorsqu'elle était enfant, et depuis le décès de sa mère trois ans plus tôt, c'était elle qui assumait les finances de la famille. Elle avait aussi pris soin de son petit frère, Robert, et avait veillé à ce qu'il termine ses études avant de s'engager dans l'armée.

Au moins, le poste de Bea au Portugal n'était pas particulièrement dangereux. Elle avait déjà reçu les détails de sa mission : elle serait bibliothécaire pour le Comité interdépartemental pour l'acquisition de publications étrangères, aussi connu sous l'acronyme CID. Dès le lendemain matin, elle passerait ses journées derrière un bureau, en parfaite sécurité, à classer les informations et les microfilms rassemblés par l'OSS.

— Bea n'est pas vraiment du genre à aimer le strass et les paillettes, expliqua Selene. À l'heure qu'il est, elle est certainement dans son lit, plongée dans *Jane Eyre*.

Jacques fit claquer sa langue.

— Quel dommage ! Enfin, aucune inquiétude : je ne tarderai pas à la rencontrer. Lisbonne est un petit aquarium ; on ne peut pas nager longtemps sans rencontrer les autres poissons. Et c'est aussi pour cela qu'il est si délicat d'éviter les requins, comme vous l'avez déjà constaté par vous-même.

— Je n'ai rien contre un jeu de risque.

— Ici, c'est le seul genre qui existe.

Pour la première fois, la voix de Jacques contenait une note d'amertume. Il croisa le regard de Selene, soudain sérieux.

— Ma chérie, vous seriez sage de faire très attention à vous dans cette ville. Plus sage encore de vous hâter de retourner en Amérique le plus vite possible.

Selene décelait la vérité que renfermaient ses mots, mais elle se força à les balayer d'un geste nonchalant de la main.

— L'Amérique ? C'est si ennuyeux ! lança-t-elle.

Elle porta son verre à ses lèvres pour dissimuler son visage tandis que Jacques finissait le sien.

— Ennuyeux qu'elle dit ! s'exclama-t-il ensuite. Mon Dieu, vous êtes bien courageuse. Pour ma part, je choisirais l'ennui à la mort sans hésiter !

Tandis qu'ils discutaient, Selene tendait l'oreille dans l'espoir de capter quelques fragments des conversations qui les entouraient. Elle entendit un officier SS en uniforme se vanter auprès d'une femme svelte enroulée dans une étole de vison de la dernière victoire du Führer. Une Française suppliait d'une voix précipitée un homme impassible de la laisser échanger des bijoux contre un visa pour l'Amérique ; ses yeux se remplirent de larmes lorsque son interlocuteur éclata d'un rire dur.

— Vos bijoux ne valent rien. J'en possède déjà des montagnes dont je ne sais que faire, lui répondit-il en portugais. Revenez me voir quand vous aurez quelque chose de plus... intéressant à me vendre.

Il glissa les doigts sous le menton de la jeune femme, et Selene se concentra sur Jacques avant de pouvoir saisir la réponse de celle-ci, veillant à maintenir son sourire éclatant. Elle ne pouvait lui venir en aide. Trahir la moindre compassion représenterait un risque.

Mais Jacques émit un nouveau claquement de langue, et le coup d'œil qu'il jeta à la malheureuse indiqua à Selene qu'il avait lui aussi écouté la conversation de leurs voisins.

— Pauvre âme. Elle lui donnera ce qu'il veut avant la fin de l'heure, soupira-t-il avant de se pencher vers Selene. Vous êtes entourée de toutes les pires crapules imaginables. Contrebandiers, police secrète, ravisseurs. Donnez-moi un péché, et je vous trouverai le pécheur.

Selene cligna des yeux, l'air parfaitement innocent.

— Je n'en savais rien, mentit-elle. Mais si c'est bien vrai, pourquoi rester ici ?

— Tant que le Reich et Vichy règnent en France, je ne peux y retourner. D'un autre côté, je me refuse à abandonner le continent... Alors, je reste. Je peins, et j'attends.

Il haussa les épaules et observa discrètement un SS non loin d'eux avant de reprendre à voix basse :

— Ce n'est pas le pire destin possible, comme nous le savons tous.

L'officier se tourna vers eux, et le sang de Selene se glaça dans ses veines sous son regard perçant. Jacques, lui, se contenta de hocher la tête.

— Bonsoir, Herr Stellmacher. Je dois dire que votre uniforme est particulièrement despotique, ce soir.

— Toujours aussi spirituel, Renaud, grogna l'Allemand.

Il leur fit un salut militaire et s'éloigna.

— Quel bavard, celui-là, commenta Jacques.

Il proposa à Selene une cigarette dans une fine boîte en argent ; lorsqu'elle déclina, il s'en alluma une lui-même et souffla paresseusement dans l'air un anneau de fumée.

— Mon art relevant d'un courant sensiblement antiautoritaire, Stellmacher et le régime de Vichy ne rêvent que de me voir enfermé dans un de leurs camps d'internement. Mais ils ne peuvent pas me toucher ici, en tout cas, pas encore. Et je me fais une grande joie de le leur rappeler.

Soudain, la foule qui entourait la table de poker la plus proche se fendit d'un gémissement collectif.

— Je n'ose regarder ce qu'il se passe, murmura Jacques. N'avons-nous donc pas eu assez de scènes macabres pour la soirée ?

— Ce n'est pas ça.

Sous les yeux attentifs de Selene, un homme aux cheveux sombres dans un costume élimé fit glisser une pièce vers le croupier.

— Je veux jouer, affirma-t-il en portugais.

— Il est devenu fou, marmonna quelqu'un alors que les spectateurs se bousculaient pour mieux voir.

— Il va tout perdre, ce fou ! lança une dame.

— *Senhor* Caldeira, je vous en prie, lui dit le croupier d'une voix douce, presque apaisante. C'est votre dernier *escudo*.

— Prenez-le. Moi, ça m'est bien égal.

Le croupier ne bougea pas, et Caldeira lui lança la piécette.

— Je n'en ferai rien, finit-il par répondre en plaçant l'objet dans la paume de son propriétaire. Rentrez chez vous, *senhor*, avant de vous attirer des ennuis.

— Chez moi ? répéta Caldeira avant d'émettre un rire, bref et dur, puis de vider d'un coup son verre de martini. Et où est-ce ?

Il se détourna de la table et se dirigea à grands pas vers la sortie. Tandis qu'il passait au niveau du comptoir, son torse heurta l'épaule de Selene, qui renversa son champagne.

Jacques intercepta l'inconnu.

— Reprends-toi, Luca. Ils te surveillent.

— Ce n'est pas nouveau, répliqua Luca Caldeira d'un ton moqueur.

Il repoussa Jacques, puis prit le temps d'ajuster sa veste et de repousser les boucles épaisses qui lui tombaient sur le front. Alors seulement, ses yeux se posèrent sur Selene ; ils étaient d'une couleur d'ombre, caverneux, enfoncés profondément dans son visage hâlé et buriné.

Elle fut désarçonnée par leur expression vide, presque hantée.

— Mes excuses, lui dit-il d'une voix bourrue. Profitez bien de ce spectacle d'absurdité, si vous le pouvez, acheva-t-il en désignant d'un geste le reste de la salle, l'air dégoûté.

Sur ces derniers mots, il disparut.

Selene secoua la tête pour débarrasser de son esprit le regard tourmenté de Luca et inspecta sa tenue. Un instant plus tard, une femme vêtue d'une robe pailletée écarlate apparut à ses côtés et lui tendit un mouchoir.

Selene la remercia et tapota le tissu humide.

— Quel goujat, commenta la nouvelle venue d'une voix de velours.

Elle était sublime : sa peau était d'une riche teinte de brun, ses cheveux noirs, soigneusement coiffés, et ses longs cils frôlaient ses joues.

— Les hommes ! poursuivit-elle avec un rire carillonnant. Il n'y a plus de chevalerie dans ce monde, je vous le dis.

Jacques sourit.

— Je ne le prendrai pas personnellement, Marguerite.

— J'espère bien, mon cher !

Ils échangèrent une bise, et Selene remarqua soudain la broche qui ornait le buste de Marguerite. C'était une orchidée en diamant. La fleur qu'on lui avait dit d'attendre. Son pouls accéléra.

— Je vais devoir retourner dans la salle de bal, s'excusa Marguerite. Mon deuxième tour de chant ne va pas tarder à commencer.

— Marguerite est une vraie sirène, et ses chansons font de nous ses heureux prisonniers, expliqua Jacques à Selene.

La Française caressa le menton du jeune homme.

— Arrête, tu sais que j'ai un faible pour les flatteurs !

Elle fit mine de partir, avant de s'arrêter.

— Oh, j'ai failli oublier..., commença-t-elle en tendant un tube de rouge à lèvres à Selene. Il me semble que vous avez fait tomber ceci dans la mêlée ?

Le cœur de Selene bondit dans sa poitrine. C'était le signal convenu.

— Oh, merci ! J'aurais été si triste de perdre mon Rouge Victoire. C'est ma nuance préférée.

Elle répondit par les mots appropriés avant de laisser tomber l'objet dans son sac à main.

Marguerite leur envoya un baiser en s'éloignant.

— Et voilà que vous avez rencontré ma deuxième *lady* préférée de cet établissement, plaisanta Jacques.

Selene parvint à rire malgré le rouge à lèvres qui consumait ses pensées.

— Elle est charmante, et son mouchoir m'a sauvé la vie ! Qui était cette brute ? Il a failli ruiner ma robe.

— Luca Caldeira ? C'est le pauvre type le plus célèbre de Lisbonne. Il était consul général pour Salazar. Il a travaillé en Espagne pendant un temps, mais...

Jacques secoua la tête et reprit :

— Aujourd'hui, il n'est plus qu'un ancien magnat privé de tous ses droits. Son frère, André Caldeira, est l'un des plus proches

conseillers du premier ministre et possède la plus grande mine de tungstène du pays. Le seul minerai qui importe, ces temps-ci. Pourtant, dans un coup du sort ironique, Luca s'est retrouvé sans le sou.

— Que s'est-il passé ?

— Une affaire horrible, et ce n'est certainement pas l'endroit pour en parler. Le sujet est tabou parmi les acolytes de Salazar, répondit Jacques en écrasant sa cigarette. Allons, ne gâchons pas le reste de la soirée avec un récit aussi tragique.

— Non, vous avez raison.

Selene se fendit d'un nouveau sourire et expulsa Luca de son esprit.

— Je vais me repoudrer le nez ; à mon retour, je serais ravie de reprendre un verre de champagne et... d'avoir le plaisir de vous regarder gagner une manche de poker ? termina-t-elle en passant son bras dans celui du Français.

— Tant que vous serez là pour me porter chance, comment pourrais-je perdre ?

Elle lui adressa un clin d'œil et partit en direction des toilettes des dames. Une fois qu'elle fut enfermée dans une cabine, elle sortit le rouge à lèvres de sa pochette et en dévissa le bas avec précaution. Comme elle le soupçonnait, à l'intérieur se trouvait un petit morceau de papier – une ligne de partition, couverte de notes de musique. Selene extirpa de son sac un minuscule flacon d'ammoniaque et, après l'avoir débouché, l'agita sous le papier jusqu'à ce qu'il soit recouvert d'effluves âcres. Lentement, une suite de mots apparut : *Achetez une orchidée à Gracinha au Jardim Encantado. Sur le Beco da Hera. Demain, 18 heures.*

Selene mémorisa la note, qu'elle jeta ensuite dans les toilettes avant de tirer la chasse. Elle rangea le tube de rouge à lèvres dans le secret de son sac, submergée par une vague de soulagement.

Elle avait établi le contact, enfin.

Après avoir examiné son reflet dans le miroir pour s'assurer que tout allait bien, elle rejoignit la foule éblouissante du casino. Elle avait un rôle à jouer, et le jeu venait à peine de commencer.